

***Image du Médecin***  
***Dans***  
***La Littérature Française***  
*Etude analytique des modèles choisis de la littérature française*  
 م.م عباس كريمش خضير  
 thiqaruni.org

*Sommaire*

- Introduction
- I- Le rapport entre la littérature et la médecine
- II- Image du médecin dans la littérature antique
- III- Image du médecin dans le théâtre
- A -Image du médecin dans le théâtre classique (Molière comme un modèle)
- B- Image du médecin dans le théâtre Moderne (Jules Romains comme un modèle)
- IV- Image du médecin dans la littérature réaliste
- . Image du Médecin dans l, oeuvre Balzacienne
- V- Image du médecin dans les feuilletons télévisés
- VI- Image du médecin dans le texte camusien
- A- Camus est un médecin malgré lui
- B- Description physique de médecin
- C- Description psychologique de médecin
- 1 .Sa lutte contre l, abstraction de son métier
- 2. Victoire des sentiments humaines (Rieux reste un être humain)
- 3. Sa Résistance
- 4. Son rapport avec les autres personnages
- Conclusion
- Bibliographie

**Introduction**

Étudier les liens entre la médecine et la littérature, c'est s'intéresser aux reflets et aux traces de l'évolution d'une science dans les lettres, qui ont été comme les dépositaires, au fil des siècles, des usages des médecins. De la magie et la mythologie au positivisme, les textes et les formes littéraires se sont penchés sur les errements et les progrès de l'art de soigner, de l'art de guérir. Au-delà de cet intérêt pour les mutations de la médecine et

de son efficacité, la littérature a plus spécifiquement employé des médecins, que ce soit pour les honnir, pour les aduler, ou les métamorphoser à son gré.

Au vu de la diversité de ces figures de médecin, une question vient nécessairement à l'esprit : quelle place occupent les praticiens des fictions, quel rôle leur fait-on jouer ? Le médecin est-il un héros ou une victime littéraire, un modèle ou un repoussoir de

**l'écrivain ? Si les auteurs s'intéressent autant à eux, c'est sans doute aussi à cause de cette analogie ancienne de l'art en général, de la littérature en particulier, et de la médecine. Manière de justifier une vocation souvent jugée futile, façon de s'octroyer une mission à peu de frais ? Parler du médecin en littérature conduira enfin à évoquer les images de la maladie. De cette maladie, antichambre de la mort, que viennent apaiser et la cure.**

Le roman médical permet un voyage aux frontières de la mort, enjeu littéraire par excellence. La médecine est enfin un thème riche car son histoire est faite de progrès et d'erreurs, et construit ainsi une passionnante chronique des hommes et des civilisations, de leurs maladies et de leurs morts. Le personnage du médecin apparaît avec une grande constance dans la littérature française. Surtout plaisanté et ridiculisé jusqu'au XXe siècle et ce qu'on voit dans le théâtre de Molière, ou celui de Jules Romains. il devient au moment où la science progresse, un personnage compréhensif et rassurant. Au XXe siècle le thème souvent traité de l'épidémie fait de lui le représentant de l'homme face au problème du mal...

Le médecin devient aussi au-delà de ce rôle d'élément d'un groupe, un héros de roman. En quoi le thérapeute constitue-t-il un personnage littéraire intéressant ? Il semble utile à quatre titres au moins. S'attacher aux pas d'un médecin permet au roman d'épouser le processus, ô combien dramatique et graduel, de la guérison. Le médecin se caractérise ensuite par sa capacité d'agir

Dans cette étude, Nous présenterons, d'abord, un aspect général de la nature des rapports qui lient entre la littérature et la médecine, en plus, la position du médecin et de la maladie dans les textes narratifs classiques et modernes. Le but d'elle, est pour savoir le sens significatif de portrait du médecin dans l'œuvre littéraire de chaque époque.

En passant de théâtre, dont nous choisirons les personnages médicaux chez Molière, comme un modèle de XIXe siècle, en même temps, étudierons ceux de Jules Romains, de XXe siècle.

N'oublions pas les transfigurations de l'image du médecin dans les chefs d'œuvres de XIXe siècle, surtout, la littérature romanesque, nous nous attarderons sur les œuvres de maître des

réalistes français, c'est Balzac, nous en choisirons, le personnage de docteur Benassis dans (*le médecin de campagne*), ce personnage a une étendue sociale et politique, qui exprime de goût balzacien vis-à-vis la société de XIXe siècle.

En fin, nous étudierons l'image du médecin dans les feuilletons télévisés, et rappèlerons des noms de plusieurs romans des écrivains contemporains.

Enfin, nous attarderons sur le personnage de docteur Rieux dans (*La Peste*) de Camus, parmi des dizaines de personnages dans la littérature française parce que ce portrait, incarne, dans le roman contemporain un idéal d'humanité, à la fois pathétique et simple qui a sans doute contribué à populariser le roman d'Albert Camus.

## I. Le rapport entre la littérature et la médecine

Si la littérature peut parfois avoir des vertus curatives, nombre d'écrivains ont adopté dans leurs textes, dans l'usage qu'ils y ont fait de la maladie, la position du médecin. La maladie occupe dans des romans comme des textes théoriques (*Camus, Artaud, Ionesco*), du fait de sa malléabilité et de son efficacité rhétorique, la place d'une métaphore de choix. Les cas d'écrivains médecins au sens propre sont nombreux, citons parmi tant d'autres *Rabelais, Céline ou Tchekhov*, et le lien entre leurs « œuvres », s'il existe, mériterait d'être observé de près. Doit-on voir entre ces deux carrières une familiarité dans la sensibilité et la capacité d'écoute qu'elles exigent, une même quantité de science et culture, une identique volonté d'agir sur le monde et les hommes ? Et on ne peut qu'être frappé par les parallèles entre la langue des écrivains et celle des médecins, de la passion, à la mélancolie ou à l'empathie. Sans négliger dans les deux arts l'importance de la parole, du discours (la consultation), de l'écrit (la prescription), de la lecture (des signes du corps). Cette parenté entraîne sur le plan métaphorique celle du lecteur et du patient, c'est-à-dire celui qu'on cherche à toucher par le pathétique, celui qui éprouvera en lisant la compassion, et celui qui souffre dans sa chair. Mais ce statut d'écrivain praticien pourrait aussi être attribué à des auteurs comme Zola, son

système romanesque inspiré du médecin Claude Bernard, faisant de la littérature une science. « *C'est quand j'écris que je suis le plus vivant.* »<sup>1</sup>

Pour achever cette étude sur les liens entre médecine et littérature, il convient d'évoquer la question de l'autobiographie, en particulier du récit de maladie, comme en ont tenu Hervé Guibert ou William Styron, à l'enseigne de Montaigne. L'écrit permet, comme le malade le confirme au long de ses textes, à la fois une forme de libération de l'ordre de la confession mais tient aussi lieu de remède, de journal-soutien. Ces témoignages sont toujours émouvants parce qu'ils augmentent par leur charge physique leur puissance de réalité et l'analogie corporelle avec le

Lecteur. L'identification est d'autant plus forte que l'autobiographe souffre, qu'il révèle ce corps que nous avons en commun, bien qu'il dise l'irreprésentable, à savoir sa propre souffrance. Où l'on retrouve les liens étroits de la littérature et de la mort, tant dans ce cas précis la première conjure la seconde. Les récits de malades découvrent les limites de la médecine, la mort physique, alors qu'au contraire la littérature cherche et parfois atteint l'éternité. « *Puis soigneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes, & latins, sans mépriser les Talmudistes & Cabalistes, & par fréquentes anatomies acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme.* »<sup>2</sup>

Peut-on dire, pour conclure, que si la littérature et la médecine ont pour vocation commune d'apaiser la douleur, elles ont aussi toutes deux la douleur comme condition d'existence ? Rien n'est moins sûr : seules la littérature et la nécessité d'écrire paraissent vouées à disparaître une fois la douleur éteinte, une fois la mélancolie apaisée, comme si elles s'en nourrissaient, comme si finalement elles n'avaient, au contraire de la médecine, aucun intérêt à voir cesser ce mal qui leur permet d'être. L'écrivain serait, pour reprendre la formule de l'auteur d'origine indienne J. Lahiri, un « *interprète des maladies* » des hommes, qui sans les soigner, fait retentir leurs maux. Tchekhov écrit ainsi : « *Et si l'on considère que le but de la médecine est de soulager la souffrance par des remèdes, on se pose malgré*

*soi la question : pourquoi la soulager ? Premièrement, on dit que la souffrance conduit l'homme à la perfection, et, deuxièmement, si l'humanité apprend effectivement à soulager ses souffrances au moyen de pilules et de gouttes, elle rejettera complètement la religion et la philosophie où elle avait trouvé jusqu'alors non seulement une protection contre des maux de toutes sortes, mais même le bonheur.* »<sup>3</sup>

## II- Image du médecin dans la littérature antique

L, image du médecin est toujours, semble-t-il, articulé autour d'un type double et antithétique: Dans la mythologie grecque, le médecin, c'est Esculape, le dieu serpent, fils d'Apollon, qui libère les villes de leurs maux. Le médecin des romans réalistes modernes est lui une incarnation de l'extrême sagesse. Médecin clinicien, médecin de terrain, il figure un apôtre de la médecine expérimentale

Al, opposé de cette figure idéalisée d'un médecin omnipotent, comme si les textes ne pouvaient représenter des médecins sans parti pris net, on rencontre une tradition tout aussi vivace. À cette sagesse extrême dont il est le dépositaire, correspond symétriquement l'extrême ignorance d'un médecin savant, noyé dans les textes et les références aux maîtres de l'Antiquité, Hippocrate et Galien, perdant de vue le patient et son mal, sacrifiés à des méthodes inefficaces, lavements et saignées, et, c'est l'un des topoï de la satire des médecins, mortelles. Ce médecin est prétentieux et vénal, abuse de son autorité, exerce par la peur. Condamné par Montaigne (dans les *Essais*, au chapitre 37 du livre II : « *En la médecine, j'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse si utile au genre humain, mais ce qu'il désigne entre nous, je ne l'honore ni ne l'estime* »)<sup>4</sup> ou Rousseau, (dans *Émile* : « *Je ne dispute donc pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes mais je dis qu'elle est funeste au genre humain. On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. À la bonne heure, mais qu'elle vienne donc sans médecin* »)<sup>5</sup>, il servira de cible à une satire virulente. Peu de professions concentreront des

haines aussi vigoureuses. Ces médecins donneront naissance à une sorte d'emblème grotesque, de la mire des fabliaux et médiévaux.

### III- Image du médecin dans le théâtre

#### A -Image du médecin dans le théâtre classique (Molière comme un modèle)

Dans son œuvre, Le théâtre et son double ARTAUD dit; « *Il y a dans le théâtre comme dans la peste quelque chose à la fois de victorieux et de vengeur.* »<sup>6</sup>

Le lien entre le théâtre et la médecine, au-delà des identités établies plus haut, est renforcé par le rôle tout particulier que l'on assigne à l'art, celui de soigner. En effet, parce qu'elle raconte le dérèglement et la maladie, la littérature a été théorisée comme cure, comme purge.

La catharsis aristotélicienne est de l'ordre du remède. Voir le mal sur la scène, permet au spectateur de se libérer « *Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde.* »<sup>7</sup> Mais là encore le théâtre place cette figure négative entièrement à son service. On connaît l'importance du corps dans le registre de la farce, et le médecin permet de faire entrer aisément la corporalité sur la scène. Et si le médecin s'épanouit au théâtre, c'est précisément parce que le médecin de comédie est représenté Comme un être de dissimulation, de fausseté, s'arrogeant ses titres d'un coup de chapeau conique.

Molière ne peut-il pas à son tour se faire médecin ? L'art de la formule de ces médecines archaïques n'est-il pas fort semblable aux techniques l'improvisation de la comédie italienne ? Comme une continuité de ce médecin en négatif.

les médecins ont été pour Molière un sujet d'inspiration constant. Dans *L'amour médecin* (1665), les doctes spécialistes se disputent sur les causes de la maladie de la jeune héroïne, alors que celle-ci est accablée par le refus de son père de lui laisser épouser celui qu'elle aime. Molière présente des allusions à d'authentiques médecins suffisent à souligner leur incompetence : "*Plusieurs médecins, dit Valère (I, 4) en parlant de Lucide, ont déjà épuisé toute leur science après elle*"<sup>8</sup>... Aucun de ces médecins n'ont donc été capable de voir

que la jeune fille simulait une maladie, ils ne sont que des charlatans - ont besoin d'impressionner les malades ; puisqu'ils ne peuvent compter sur leurs résultats, ils vont recourir à l'apparence, et c'est dans cette perspective qu'il faut analyser les vêtements qu'ils portent et le langage qu'ils emploient. Molière joue ici de la caricature.

Dans *Don Juan* (1665), Sganarelle<sup>9</sup> se déguise en médecin et son maître lui assure, parlant des vrais hommes de l'art « *ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades et tout leur art est puise grimace* »<sup>10</sup>

(III, 1). Malgré les progrès de la médecine au XVIIe siècle, Molière – dont la santé était mauvaise – reproche essentiellement aux médecins de cacher leur ignorance sous de grands airs et de grands mots. Il s'attache dans de nombreuses pièces à ridiculiser leurs longues robes noires et leurs hauts bonnets ainsi que leur solennel jargon.

Les personnages du père et du fils Diafoirus, les médecins du *Malade imaginaire* (1673), sont parmi les rôles les plus comiques du répertoire français. Rappelons que le fils Diafoirus se targue d'avoir soutenu une thèse contre les « *circulateurs* », refusant ainsi d'admettre la grande découverte de son temps concernant le système sanguin. Il préfère quant à lui continuer à révéler un savoir archaïque et largement inefficace. Chacun connaît la cérémonie au cours de laquelle Argan le malade, rôle joué par Molière, entouré des donneurs de clystères, s'entend répéter en latin de comédie « *dignus, dignus est intrare in nostro docto corpore* ». S'en remettre à la nature, telle était la philosophie de Molière

Enfin, le tableau de l'immoralité des médecins s'achève par leur mépris de la vie des malades : "*ici, l'on peut gêner un homme sans qu'il en coûte rien*", résume Sganarelle qui rappelle l'impunité totale des médecins de son temps. L'indifférence devant la mort et la souffrance du patient est même reliée à une sorte de prétention intellectuelle : l'essentiel est que la théorie soit respectée ; si la malade sent de "*grandes douleurs*", "*c'est fort bien fait*" (II, 4), et si son état empire, "*c'est signe que le remède opère*" (III, 5). La condamnation est donc

sévère, et les médecins figurent en bonne place parmi les gens dont Molière s'est moqué.

B- Image de médecin dans le théâtre Moderne (Jules Romains comme un modèle)

Un 'histoire d'un trompeur trompé, c, est le docteur *Knock* qui est le protagoniste principal de cette pièce où Romains incarne toutes ses impressions contre le métier de la médecine dont le but a des étendues sociales et politiques.

Le Docteur Parpalaid, qui, pendant les vingt-cinq ans de son séjour à Saint-Maurice, n'a pas cru à la médecine ni fait fortune, vient de gruger le Docteur Knock en lui vendant un cabinet sans clientèle (acte I). Ce dernier personnage, joignant la ferveur du missionnaire à l'énergie de l'homme d'action, spéculé sur la peur de la maladie et révèle le besoin de se soigner à la population du canton en commençant par une consultation gratuite le jour du marché (acte II). Très vite on accourt pour se faire examiner. Le Docteur Knock qui a su fédérer les intérêts du pharmacien, de l'instituteur, de l'hôtière, a assuré la fortune de ses alliés, mais sa vraie passion, c'est la volonté de puissance. Au bout de trois mois, il peut montrer au Docteur Parpalaid un paysage "tout imprégné de médecine" 11 sur lequel il règne sans partage. Le Docteur Parpalaid finit par le consulter pour lui-même (acte III). Ainsi la minable escroquerie de ce petit docteur de campagne met-elle en valeur les talents de Knock qui, rapidement, a su assurer "le triomphe de la médecine"

.Puis, Romains considère, dans cette pièce, le médecin (Knock) comme un marchand qui se révèle un homme d'affaires avisé. Il a d'ailleurs fait ses premières armes dans le négoce des cravates et de l'arachide. Désormais la maladie sera son gagne-pain : "J'estime que, malgré toutes les tentations contraires, nous devons travailler à la conservation du malade".12 Ce propos à double entente signifie moins que Knock empêchera ses patients de mourir, mais surtout qu'il entretiendra leur mal, source de ses revenus.

Désireux de faire fortune, Knock s'y prend avec habileté. Il nous expose le très moderne concept du marchéage qui consiste à créer le besoin avant de proposer le produit apte à le

satisfaire. "Ce que je veux, avant tout, c'est que les gens se soignent"13. Aussi n'aura-t-il de cesse à les persuader de la maladie en général et de leur maladie en particulier quitte à adapter ensuite le traitement aux revenus du patient. Ensuite Knock affiche un sens de la publicité non moins sûr, il saura parfaitement utiliser les services du tambour et appâter le chaland par des consultations gratuites.

Ajoutons sa diplomatie qui le poussera par exemple à demander des conseils au Docteur Parpalaid qu'il considère comme un escroc un peu nigaud, et surtout sa psychologie qui lui permet de deviner très vite les faiblesses de ses patients grâce auxquelles il aura prise sur eux. Enfin il a compris que sa réussite ne peut être que le travail d'un groupe où chacun œuvre en fonction de ses capacités : l'instituteur, le pharmacien, l'hôtière. C'est pourquoi d'ailleurs Knock s'arrangera pour qu'ils ne soient pas contaminés par la peur de la maladie qui sape le canton : son affaire ne saurait prospérer avec des collaborateurs malades.

Pourtant, dès que Knock commence à encaisser de gros revenus, l'argent ne l'intéresse plus ; de son propre aveu, il travaille pour échapper à l'ennui, mais surtout pour exercer son pouvoir sur autrui.

En vérité; Romains ne se contente pas a révéler les avarices des médecins, mais, il prolonge au profonde de son personnage littéraire, pour faire apparaître ses intentions psychologique vis-à-vis la puissance ↑

Knock n'est sûrement pas ce que nous appellerions un bon médecin. Sa culture médicale s'est constituée au contact des notices accompagnant les médicaments. Pourtant il connaît le succès grâce à l'emprise de sa personnalité sur ses patients. À vrai dire c'est d'abord un grand comédien qui a le don de la mise en scène. Il a su pénétrer "le style de la profession". D'abord on ne doit s'adresser à lui qu'avec la dénomination de Docteur tant il connaît la magie des titres sur l'esprit du vulgaire. Comme ses prédécesseurs moqués par Molière, il utilise le jargon, illustre ses démonstrations de schémas, se sert du pouvoir émotionnel et inquiétant des photos, s'attache à autosuggestionner ses victimes et à les rendre

réellement souffrantes par un traitement qui les affaiblira. Fin psychologue, il a tôt fait de découvrir les petits travers de ses patients ou de ses associés et il les exploite sans vergogne : altruisme et orgueil intellectuel de l'instituteur, insatisfaction du pharmacien, vanité du tambour... Il n'hésite pas à briser ceux qui voudraient lui tenir tête : les deux amis hilares ou Raffalens. Il joue sur les engouements incontrôlés, la force coercitive du groupe. Il entend s'appuyer sur l'autorité de la science ; c'est pourquoi il s'inquiète de savoir si le canton est agité par le spiritisme, la magie ou d'une manière plus générale par des comportements irrationnels ce qui constituerait un milieu peu propice à la diffusion de sa théorie. Même il n'hésite pas à fabriquer de toutes pièces une citation pour pouvoir s'appuyer indûment sur le prestige du grand Claude Bernard : « *les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent* »<sup>14</sup>.

En fin, on peut dire que Jules Romains dénonce le viol des consciences, l'asservissement des foules à l'âge scientifique et commercial, lorsqu'un être sans scrupule spéculé sur nos peurs ataviques. Ou, joue de nos travers. Mais ce qui est encore plus inquiétant, c'est que Jules Romains ne nous a pas dépeint un escroc de génie, mais un être persuadé de sa mission sociale, l'apôtre d'une nouvelle religion, un filou visionnaire qui voudrait « *mettre toute une population au lit pour voir* »<sup>15</sup>. En fin de compte, ce qui passionne Knock, c'est son emprise sur les individus par la science ou par toute autre voie : « *Il n'y a de vrai décidément que la médecine, peut-être aussi la politique, la finance et le sacerdoce que je n'ai pas encore essayés* »<sup>16</sup>.

#### IV- Image de médecin dans la littérature réaliste

La littérature et l'art seraient donc comme une « *médecine* » de l'âme. D'autant que consommée à doses trop importantes ou mal assimilées, la littérature provoque elle-même des maladies. Elle contient à la fois le remède et le mal. La maladie qu'elle transmet le plus souvent, la folie, frappe ceux des lecteurs qui ne

surent se prémunir contre ses dangers, *Don Quichotte*, *Emma Bovary* ou la balzacienne *le médecin de Campagne*. Et écrire, loin de garantir l'auteur contre la folie, ne fait bien souvent qu'aggraver le mal, comme le montre *Queneau* dans son anthologie des fous littéraires français du XIXe siècle. De fait, la littérature construit un monde parallèle, propice à tous les épanchements, et le théâtre a ainsi été longtemps condamné... par les médecins eux-mêmes.

#### Image de Médecin dans I, oeuvre Balzacienne

Le médecin de campagne de Balzac est un curieux livre. Écrit en 1833, Balzac est alors âgé de 33 ans. *La comédie humaine* est en marche. Il nous raconte l'histoire d'un médecin de campagne, le docteur Benassis, dans un village des Alpes dominé par "les pics de la Savoie et ceux du Dauphiné"<sup>17</sup>. Il nous est présenté comme un saint laïque, "un ami du pauvre". Nous apprenons à la fin du livre dans sa confession quels événements l'ont conduit là

A son arrivée, il découvre un canton où règne la misère. Benassis décide de changer la condition de vie de ses habitants en développant une oeuvre économique en devenant maire. Le personnage du médecin n'est qu'un prétexte de Balzac de nous faire partager sa vision du monde: une économie libérale et inventive qui se développe sans cesse mais dont le seul but n'est pas le profit individuel mais l'amélioration du niveau de vie de la communauté, "l'avenir c'est l'homme social"<sup>18</sup>.

Trois personnages sont essentiels dans ce roman: le curé, le médecin de campagne et le juge de paix, "les trois robes" qui représentent respectivement "la conscience, le domaine, la santé"<sup>19</sup>.

Balzac s'attarde sur le cas médical "d'un vieux crétin". Pour mémoire, le crétinisme est une "forme de débilité mentale et de dégénérescence en rapport avec une insuffisance thyroïdienne et souvent accompagné de goitre"<sup>20</sup>

Le Médecin de campagne est un livre qui contient en germe ce qui feront les chefs d'oeuvre ultérieurs de Balzac mais sans jamais captiver pleinement son lecteur.

### V- Image de médecin dans les feuilletons télévisés

On a beaucoup aimé les aventures du médecin herboriste Jean-Baptiste Poncet, le héros de *L'Abyssin* (1997). Jean-Christophe Ruffin y trace le portrait d'un personnage sympathique, habile et compétent, qui grâce à sa qualité de médecin, pénètre avec facilité dans tous les milieux sociaux. Dans ce roman historique dont l'action se déroule en Ethiopie au XVIIIe siècle, sa science lui permet d'approcher les puissants aussi bien que le petit peuple. On voit là combien le personnage du médecin offre de commodités narratives à l'auteur d'un roman où l'aventure est reine. Grâce à lui de multiples personnages parviennent à se croiser et à fournir de précieuses informations pour la progression de l'intrigue. Nombre de feuilletons télévisés ayant pour cadre l'hôpital, témoigne des avantages que présente la maladie dans l'univers romanesque.

Autre succès de librairie récent, *La maladie de Sachs* (1998). Dans cette série de monologues intérieurs, Martin Winckler dessine en creux le portrait du médecin présenté d'abord comme celui qui écoute. L'image du praticien se dessine progressivement à partir de la façon dont il apparaît à ses différents patients et sa présence attentive semble plus importante que les médicaments qu'il prescrit. Le feuilleton télévisé largement suivi (octobre 2003) inspiré de l'œuvre monumentale de Roger Martin du Gard *Les Thibault* (1922-1940) aura certainement intéressé M. Souffrant qui va bientôt entrer dans la salle de consultation. Antoine, médecin des hôpitaux pragmatique, s'attache à aider les hommes en soignant leurs souffrances petites et grandes. Son frère Jacques, au caractère emporté et idéaliste, veut lui aussi améliorer le sort de ses contemporains mais, pour ce faire, il s'engage dans la politique.

Pendant qu'il repense à l'attitude généreuse des deux frères partagés entre réalisme et utopie la porte s'ouvre et M. Souffrant entre dans le cabinet d'un docteur dont nous tairons le nom. Dernière réminiscence livresque, appelons le Docteur Ventouse Bobologue, patronyme générique donnée par Claire Bretèche au médecin moderne dans un album (1997) qui,

comme tentait de le faire Molière en son siècle, tente de soigner les maux par le rire...

### VI- Image de médecin dans le texte camusien

Le médecin devient aussi au-delà de ce rôle d'élément d'un groupe, un héros de roman. En quoi le thérapeute constitue-t-il un personnage littéraire intéressant ? Il semble utile à quatre titres au moins. S'attacher aux pas d'un médecin permet au roman d'épouser le processus, ô combien dramatique et graduel, de la guérison. Le médecin se caractérise ensuite par sa capacité d'agir. Camus conclut par ces mots l'appel à l'engagement qui clôt *La peste*, s'adressant aux hommes « *qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins* »<sup>21</sup>. Le médecin est un actant, un homme de pouvoir, celui à qui l'on confie son corps dans un geste de dépendance et de soumission. Il occupait ainsi dans les sociétés anciennes un rôle quasi magique, disposant d'un accès privilégié à un savoir habituellement refusé aux hommes. En ce sens il apparaît aussi dans les textes littéraires comme un homme du secret, celui qui révèle et sait accéder à l'intérieur

Les médecins n'ont pas toujours été dépeints de façon très flatteuse dans la littérature française. Par exemple, les œuvres de dix neuvième siècle suscitaient davantage de répulsion que de sympathie. Au contraire, le personnage du docteur Rieux, dont nous allons esquisser le portrait, incarne, dans le roman contemporain un idéal d'humanité, à la fois pathétique et simple qui a sans doute contribué à populariser le roman d'Albert Camus

A- Camus est un médecin malgré lui

Le personnage de docteur Rieux occupe dans *La Peste* une place tout à fait originale. D'abord, parce qu'il est assez largement le reflet de l'auteur<sup>22</sup>, dans sa recherche pour fonder un nouvel humanisme ("Le plus proche de moi, ce n'est pas Tarrou, le saint, c'est Rieux le médecin", déclarait-il en juin 1947)<sup>23</sup>. D'autre part, c'est lui le narrateur de cette chronique imaginaire, bien que celle-ci soit écrite à la 3<sup>e</sup> personne, et qu'il ne dévoile son identité qu'à la fin. Paradoxalement, ce souci de discrétion, ce désir de ne pas s'attribuer un rôle central dans le récit des événements, renforcent la présence de

Rieux, et, plus encore que dans ses actes ou ses pensées explicites, c'est dans son travail d'"écrivain malgré lui", dans les plus subtiles inflexions de son style que nous pourrions déceler les traits les plus profonds de sa personnalité

Rieux devient peu à peu un écrivain malgré lui, et on peut considérer cela comme une faiblesse de l'œuvre, dans la mesure où il s'efface en tant que personnage au profit de l'auteur lui-même. Il est vrai que le pari était difficile à tenir, et que l'œuvre n'aurait pas eu autant de succès si rien n'avait été "modifié par les effets de l'art". Mais si Rieux n'atteint pas la dimension romanesque d'un Vautrin ou d'un Julien Sorel, c'est que Camus ne prétend pas rivaliser avec les grands romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle. La Peste est une allégorie du monde moderne, et le médecin Rieux incarne vigoureusement "l'artiste" Camus, pour qui la création reste un des moyens les plus importants de lutte contre les fléaux qui accablent l'humanité. Rieux représente donc, par sa retenue et son abnégation, son idéal de l'écrivain classique, mais en même temps engagé pour la défense de valeurs essentielles.

#### Description physique de médecin

Les médecins n'ont pas toujours été dépeints de façon très flatteuse dans la littérature française. Par exemple, *le Knock de Jules Romains*<sup>24</sup> suscitait davantage de répulsion que de sympathie.

Contrairement aux héros balzaciens ceux qui sont décrits de l'extérieur avec précision. *Benassis était un homme de taille ordinaire, mais large des épaules et large de poitrine. Une ample redingote verte, boutonnée jusqu'au cou, empêcha l'officier de saisir les détails si caractéristiques de ce personnage ou de son maintien ; mais l'ombre et l'immobilité dans laquelle resta le corps servit à faire ressortir la figure, alors fortement éclairée par un reflet de flammes. Cet homme avait un visage semblable à celui d'un satyre : même front légèrement cambré, mais plein de proéminences toutes plus ou moins significatives : même nez retroussé, spirituellement fendu dans le bout ; mêmes pommettes saillantes. La bouche était sinieuse, les lèvres étaient épaisses et rouges. Le menton*

*se relevait brusquement. Les yeux bruns et animés par un regard vif auquel la couleur nacrée du blanc de l'œil donnait un grand éclat, exprimaient des passions amorties. Les cheveux jadis noirs et maintenant gris, les rides profondes de son visage et ses gros sourcils déjà blanchis, son nez devenu bulbeux et veiné, son teint jaune et marbré par des taches rouges, tout annonçait en lui l'âge de cinquante ans et les rudes travaux de sa profession. L'officier ne put que présumer la capacité de la tête, alors couverte d'une casquette, 25*

Rieux n'est pas décrit de l'extérieur avec précision. Son aspect physique est tout juste évoqué, dans la première partie, mais aucun trait vraiment original ne ressort et ne s'accroche à notre imagination par la suite. Par pudeur, par souci de ne pas révéler son identité, par son refus de toute complaisance narcissique, le narrateur ne se décrit même pas lui-même, mais se contente de reproduire quelques lignes du carnet de Tarrou : *Paraît trente-cinq ans. Taille moyenne, les épaules fortes. Visage presque rectangulaire. Les yeux sombres et droits, mais les mâchoires saillantes... Il a un peu l'air d'un paysan sicilien avec sa peau cuite, son poil noir et ses vêtements de teintes toujours foncées, mais qui lui vont bien*.<sup>26</sup>

Ce portrait, Rieux ne le reproduit qu'avec réticence, "à titre documentaire" par souci d'équilibre avec les autres protagonistes qu'il nous présente en quelques lignes à chaque fois. Mais s'il ne s'attarde pas sur son aspect physique - c'est que son activité de médecin pendant la peste lui laisse à peine le temps de penser à son propre corps, sauf en deux occasions: quand la fatigue commence à s'abattre sur lui, malgré sa grande résistance physique ; ou lors de la baignade nocturne avec Tarrou, quand il oublie quelques instants la pression quotidienne, et s'abandonne avec volupté à l'étreinte de la nature. Mais dans l'ensemble le docteur Rieux, malgré sa présence inlassable, reste pour le lecteur une silhouette, et nous le percevons essentiellement à travers les modulations de sa "voix".

#### Description psychologique de médecin

##### 1. Sa lutte contre l'abstraction de son métier

C'est avec la même pudeur qu'il nous dévoile sa sensibilité, mais son portrait affectif s'enrichit de tout ce qu'il révèle involontairement de lui-même. Il semble vivre douloureusement la contradiction entre une sensibilité très vive, une soif de tendresse et de chaleur humaines, et les exigences de son métier, qui étaient déjà absorbantes avant la peste, et qui l'obligent désormais à une plus grande rigueur encore : il lui faut lutter contre l'abstraction, avec des moyens appropriés, en oubliant les individus et toute faiblesse due à la sensiblerie. Il a perdu beaucoup d'illusions, mais il garde la nostalgie d'un univers humain transparent et chaleureux

## 2. Victoire des sentiments humaine (Rieux reste un être humain)

vers la fin de la peste, quand la fatigue semble distendre le masque d'impassibilité qu'il s'est imposé, Rieux laisse libre cours à son émotion profonde en voyant le vieil employé Grand pleurer devant la vitrine du magasin de jouets, plein de nostalgie au souvenir de la femme qui l'a quitté : *"Rieux savait ce que pensait à cette minute le vieil homme qui pleurait, et il le pensait comme lui, que ce monde sans amour était comme un monde mort et qu'il vient toujours une heure où on se lasse des prisons, du travail et du courage pour réclamer le visage d'un être et le cœur émerveillé de la tendresse"*<sup>27</sup>.

## 3. Sa Résistance

Contrairement des héros réalistes, Rieux montre qu'il ne se contente pas de *"bien faire son métier"*, comme il le dit à plusieurs reprises (en l'occurrence il s'agissait plutôt d'isoler de force les malades que de les guérir), mais qu'il est capable d'appliquer son esprit et sa volonté à la recherche de solutions inédites. Il participe à l'élaboration d'un nouveau sérum, et c'est lui qui décide de la première expérience, sur le jeune fils du juge Othon. Le premier résultat sera tout entier négatif, puisqu'il n'aura servi qu'à prolonger les souffrances de l'enfant. Mais en véritable savant, Rieux refuse le découragement, l'humiliation et la résignation de l'homme devant un mystère qui le dépasserait, comme le suggère le père

Paneloux. Il se remettra obstinément au **travail**, et quelques mois plus tard un nouveau sérum sera mis au point, qui commencera à sauver des vies. Mais, pour autant, il ne cède pas au triomphalisme, à l'exaltation des pouvoirs de la science : il ne fait pas abstraction des souffrances de l'enfant, qui l'ont, pour la première fois, fait sortir de sa réserve et de son calme ; d'autre part, il constate modestement que le recul de la peste provient davantage de l'évolution interne du fléau que de son action. Totalement étranger à toute forme d'idéologie scientiste, il ne croit pas à une quelconque libération définitive de l'humanité. C'est sans illusions qu'il continue à *"faire son métier"*. Il illustre assez bien cette phrase de *L'Homme révolté* (essai de Camus, contemporain de La Peste) : *"Dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde. Mais l'injustice et la souffrance demeureront, et, si limitées soient-elles, elles ne cesseront pas d'être le scandale"*<sup>28</sup>.

## 4. Son rapport avec les autres personnages

Il s'adresse au journaliste Rambert avec *"le langage d'un homme lassé du monde où il vivait, ayant pourtant le goût de ses semblables"*. Celui-ci, dérouté par l'intransigeance de principe du docteur, contrastant avec sa tolérance à l'égard de son exigence de bonheur, finira par sympathiser avec sa profonde humanité

À l'égard de sa femme malade et de sa mère, qu'il évoque avec une affection contenue, il opprime le même regret de s'être laissé absorber par son métier et l'usure du temps. Il quitte la première en lui disant *"qu'il lui demandait pardon ; il aurait dû veiller sur elle, et il l'avait beaucoup négligée"*<sup>29</sup>. Et plusieurs fois il s'arrête pour regarder sa mère : *"Le beau visage marron fit remonter en lui des années de tendresse"*<sup>30</sup>. Mais il refuse de s'étendre sur ces scènes trop pathétiques qui pourraient le trahir. Il s'efforce le plus souvent de rattacher ses sentiments à ceux de l'ensemble de ses concitoyens

## Conclusion

Après de parcours à l'espace de la littérature française, cet espace vaste et infinie, cherchant de personnage qui occupe notre recherche, on semble que l'image du médecin est forcément présente parmi les chefs d'œuvres antiques et articule autour d'une étendue significative double et antithétique: puisqu'il transfigure à la fois comme un dieu, Esculape, ou est comme prétentieux, vénal et abuse son autorité. Donc; ce dernier sens donne naissance à une sorte d'emblème grotesque et du mire des fabliaux.

Passant de théâtre; celui qui place cette figure (du médecin) entièrement à son service puisque le dramaturge n'utilise pas ce métier pour lui-même (la médecine), mais il l'utilise pour servir ses idées dramatiques. Donc, nous trouve que le rôle de personnage du médecin dans en général, se contente à faire entrer aisément la corporalité sur la scène et précisément parce que le médecin de comédie, représente comme un

être de dissimulation et fausseté. À ce propos, nous trouve que Molière et Romains, tous les deux dramaturges, mettent un tableau de l'immoralité des médecins et révèlent leurs méprises.

Puis, nous trouve l'image de médecin dans les feuilletons télévisés, offre de comédies narratives à l'auteur d'un roman

Al, égard des œuvres romanesques de XX siècle, le personnage du médecin joue le rôle de héros à l'intrigue et devient le personnage le plus intéressant, son existence dans le roman représente un homme de pouvoir

1. <sup>1</sup>Guibert (Hervé), *Le protocole compassionnel*; Gallimard, Paris, 1991, p89
2. <sup>1</sup>RABELAIS, *Pantagruel*, Edition de Seuil, Paris, 1997, p23
3. <sup>1</sup>Watt (Jahn), *Littérature et Réalité*, Edition de Seuil, Coll., Point, Paris, 1982, p76
4. <sup>1</sup>Montaigne (Michel), *les Essais*, chapitre 37 du livre II; Gallimard, Paris, 1998, p351
5. <sup>1</sup>Rousseau (J. Jean), *Émile ou de l'éducation*, Edition de Flammarion, Paris, 1963, p17
6. <sup>1</sup>ARTAUD (Antonin), *Le théâtre et son double*, Gallimard, Paris, 1985, p28
7. <sup>1</sup>Molière, *Le médecin malgré lui* Gallimard, Paris, 1998, p65
8. <sup>1</sup>Molière, *L'amour médecin*, Gallimard, Paris, 1993, p43
9. <sup>1</sup>Certes, Molière ne montre sur la scène qu'un faux médecin, Sganarelle : le spectateur n'a donc pas en face de lui un portrait réaliste, mais un reflet grotesque, dans le monde de la farce. cite dans (*L'art du théâtre*), de Aslan Odette, Edition Segher, Paris 1963, p23 [http://thiqaruni.org/thi\\_qar/2011-09-17-09-56-54/2011-09-17-10-23-57/2012-03-11-08-22-09/130-2012-03-10-19-34-04/836-english.html](http://thiqaruni.org/thi_qar/2011-09-17-09-56-54/2011-09-17-10-23-57/2012-03-11-08-22-09/130-2012-03-10-19-34-04/836-english.html)
10. <sup>1</sup>Molière, *Don Juan*, Edition de Seuil, Paris, 1998, p45
11. <sup>1</sup>Romains (Jules) *Le Knock* Edition du Seuil, Paris, 1998, p31
12. <sup>1</sup>Ibid, p21
13. <sup>1</sup>Ibid
14. <sup>1</sup>Georges S. Rousseau, « *Literature and Medecine : The State of the Field* », *Isis*, 72, 1981, p. 406-424.
15. <sup>1</sup>Claude (Bernard), *Profil d'une Oeuvre*, Hachette, Paris, 2002, p42
16. <sup>1</sup>Ibid
17. <sup>1</sup>Balzac (Honoré), *Le médecin de campagne*, Gallimard, Paris, 1999, p32
18. <sup>1</sup>Arlette Michel, *Le Réel et la beauté dans le roman balzacien*, Paris, Champion, 2001, p. 161.
19. <sup>1</sup>M. Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, p. 255
20. <sup>1</sup>Simon Schama, *Le Paysage et la mémoire*, traduit de l'anglais par Josée Kamoun, Paris, Le Seuil, 1999, p. 13 et 17
21. <sup>1</sup>Camus (Albert), *La Peste*, Gallimard, Paris, p
22. <sup>1</sup>Camus marche à l'instar des romanciers réalistes, Dans (*médecin de campagne*) où, le point de départ, c'est Benassis qui est en réalité autoportrait de Balzac lui-même, Il le confie lui-même dans une lettre à Evelyne Hanska datée de la fin mars 1833 : "Pour faire cesser quelques unes de vos illusions, je ferai faire un croquis du Médecin de campagne dans une des aquarelles, et vous saurez que ce sera le trait, peut-être un peu chargé, de l'auteur. Ce sera un secret entre vous et moi" cité dans, Association de librairie bibliographique, aid.cnm.fr.
23. <sup>1</sup>Hermet (Joseph), *Ala Rencontre d'Albert Camus*, Edition de Baugesne, Paris, 1990, p39
24. <sup>1</sup>En produisant Knock en 1923, Jules Romains s'inscrit dans une tradition littéraire bien française : la satire des médecins. Depuis le moyen-âge avec Le Vilain Mire, en

passant par *Le Médecin malgré lui* ou *Le Malade imaginaire* de Molière, nombre d'auteurs ont stigmatisé l'ignorance, le pédantisme, le jargon des docteurs et surtout leur inefficacité quand il ne s'agissait pas du danger qu'il faisait courir à leurs malades. Cependant, en créant le personnage du Docteur Knock, Jules Romains a tant appuyé le trait, que sa farce en trois actes dépasse la simple pochade tympanisant la médecine. Cité dans ; (*L, Art du théâtre*) de Aslan Odett, Edition Segher, paris, 1963

25. <sup>1</sup> Balzac (Honoré), *La Comédie Humaine*, Paris, Gallimard, la Pléiade, 12 Tome, 1996, p54
26. <sup>1</sup> Camus, *la peste*, p49
27. <sup>1</sup> Camus, *La Peste*, p
28. <sup>1</sup> Morvan (Lebesque), *Camus par lui-même*, Ecrivains de toujours, Edition de Seuil, Paris ; 1963, p65
29. <sup>1</sup> Camus, *La Peste*, p
30. <sup>1</sup> *La Peste*, p
- 31.

### Bibliographie

#### Œuvres Littéraires

- Balzac (Honoré), *La Comédie Humaine*, Paris, Gallimard, la Pléiade, 12 Tome, 1996,
- Camus (Albert), *La Peste*, Gallimard, Paris, 1947
- Guibert (Hervé), *Le protocole compassionnel*; Gallimard, Paris, 1991
- Molière, *Le médecin malgré lui* Gallimard, Paris, 1998
- Molière, *Don Juan*, Edition de Seuil, Paris, 1998
- Montaigne (Michel), *les Essais*, chapitre 37 du livre
- II; Gallimard, Paris, 1998
- RABELAIS, *Pantagruel*, Edition de Seuil, Paris, 1997
- Romains (Jules), *Le Knock*, Edition de Seuil;
- Rousseau (J. Jean), *Émile ou de l'éducation*, Edition de Flammarion, Paris, 1963

#### Œuvres Critiques

- Arlette Michel, *Le Réel et la beauté dans le roman balzacien*, Paris, Champion, 2001
- ARTAUD (Antonin), *Le théâtre et son double*, Gallimard, Paris, 1985
- Aslan Odette (*L, art du théâtre*), Edition Seghers, Paris 1963,
- Claude (Bernard), *Profil d'une Œuvre*, Hachette, Paris, 2002
- Georges S. Rousseau, « *Literature and Medicine : The State of the Field* », *Isis*, 72, 1981
- Hermet (Joseph), *Ala Rencontre d, Albert Camus*, Edition de Baumesne, Paris, 1990
- Morvan (Lebesque), *Camus par lui-même*, Ecrivains de toujours, Edition de Seuil, Paris ; 1963
- M. Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel,
- Simon Schama, *Le Paysage et la mémoire*, traduit de l'anglais par Josée Kamoun, Paris, Le Seuil, 1999.
- Watt (Jann), *Littérature et Réalité*, Edition de Seuil, Coll, Point, Paris, 1982,